

54 MERCURE DE FRANCE.

des amis, des voisins, des vassaux, quarante pauvres diables qui te servent ! Eh bien, mon ami, rends tout cela heureux. Aime tes paréns, sers tes amis, aide tes voisins, protège tes vassaux, assure à tes valets diligens & fidèles une subsistance honnête ; prête ton appui à l'indigent laborieux, mais toujours de proche en proche ; donne à un mille de toi, plutôt qu'à cinquante. Si tout le monde adoptoit cette règle de conduite, tu me permettras de croire qu'elle vaudroit mieux que tes systêmes.

Te rappelles-tu, Sir Henry, mon grand oncle maternel ! J'étois à la campagne avec lui depuis trois jours. Un soir, ses cris, le bruit le plus terrible, me firent courir dans son cabinet. Je le trouvai poursuivant, à grands coups de canne, un fort joli petit négre que j'aimois beaucoup. Je le sauvai de la rage de son maître, & m'informai du crime qui lui attiroit un si rude châtement. Devine un peu ? . . . Le pauvre enfant avoit, sans le vouloir, versé un peu d'eau sur les papiers du sçavant Sir Henry. Eh ! de quoi traite donc ce cahier précieux, demandai-je à mon oncle ? *C'est, me dit-il, un ouvrage qui m'a coûté des peines infinies. L'ouvrage favori de mon cœur. Il m'est*

SEPTEMBRE 1768. 55

dicté par l'humanité. J'y prouve la dureté de nos planteurs ; l'injustice des blancs qui s'arrogent le droit barbare, infâme, de maltraiter de malheureux habitans, qu'ils ont dépouillés de leurs possessions. La compassion que me font ces noirs infortunés....
A votre place, mon oncle, interrompis-je, je commencerois par ne pas assommer le seul dont le sort dépendroit de moi. Je ne te donne pas ce propos comme un trait d'esprit ; tu ne le priseras pas ce qu'il me coûte. Le bonhomme m'ôta trente mille livres sterling ; mais, comme ma sœur en a profité, il s'est trompé, s'il a cru se venger. Je te jure que jamais je ne les ai regretées.

Donne-moi des nouvelles de ta santé, de tes amusemens, de tes amours : tout ce qui te touche m'intéresse, excepté tes maudits calculs. Bon jour, Charles ; assure tous nos amis de mon tendre souvenir. Je t'écrirai souvent. Je n'ai vu encore que notre ambassadeur & quelques Anglois. Ces derniers m'ont parlé de leurs bonnes fortunes ; mais je sçais de quelle espèce elles sont, & suis bien loin de les leur envier. Les gens d'affaires m'ennuyent ; Mais Dieu me préserve des *filles d'affaires* ! Le petit conte que je t'envoie, t'expliquera cette expression. Adieu mon

C iv

ami, je t'aime, je te regrette, je t'embrasse de tout mon cœur.*

* Nota. Ce milord Charlemont ou son interprète a assurément beaucoup d'esprit, & il est si bon observateur que le Public sera flatté d'entrer dans sa confiance.

Epitalame pour Mde la Princesse de B.

ON dit que vous aimez ; certes, je m'en étonne.
Qu'est devenu ce cœur qu'on ne pouvoit dompter ?
Le voilà donc soumis ! sa fierté l'abandonne !

Après cela sur qui compter ?

Vous me direz que, par-devant Notaire ;

Votre époux vous a fait serment

Qu'il vous aimeroit constamment.

Le beau serment ! la belle affaire !

Sans prêtre & sans témoins, qui n'en eût dit autant ?

Apparemment, princesse aimable,

C'est la vertu du sacrement

Qui rend la vôtre si traitable.

Du ciel, bénissons les desseins,

De nos cœurs lui seul est le maître.

Le sacrement a des effets divins

Que vous pourrez bientôt connoître. . .

Chut ! n'entends-je pas quelque bruit ?

Oui, dans les ombres de la nuit,

C'est le Mystere qui s'avance ;
 Le chœur des Graces le conduit ;
 En gardant un profond silence.
 Près d'eux la Malice sourit ,
 Tandis que la simple Innocence
 Soupire , se cache & rougir.

D'un air devot , à l'ordinaire ;
 L'Hymen , de ses devoirs instruit ;
 Ferme tout , éteint la lumiere ,
 Et tire les rideaux du lit ;
 Mais l'Amour est caché derriere. . .

O dieux ! qui présidez à des momens si doux !
 Dieux charmans que j'adore ! écoutez ma priere ;
 Et dans neuf mois révélez-nous
 Quelques mots des secrets que ce jour doit nous
 taire.

*Vers à M. de Voltaire , sur le vaisseau
 qui porte son nom.*

PORTE aimable , ô Voltaire enchanteur ;
 Comme l'amour , tu regnes sur nos ames :
 Tantôt tes vers charmans , pleins de douceur ;
 Du tendre dieu nous font sentir les flammes ;
 Tantôt prenant un ton plus sérieux ,
 Et répandant de tragiques allarmes ,
 Ainsi que lui , tu sçais , des plus beaux yeux

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Quand tu le veux , faire couler des larmes :
Tu plais aux rois , aux belles , aux héros ;
Ta muse avoit l'empire de la terre ;
Il te manquoit de regner sur les flots.

Enfin , je vois *le célèbre Voltaire*
Sortir du port , prêt à fendre les eaux.
Gentil vaisseau , glorieux à la France ,
Si d'autres mains t'ont donné la naissance ,
Puissé-je au moins joindre quelque ornement
A cet heureux & nouveau monument !

Que des Nantois l'habileté suprême
Prenne le soin de ta construction !
Et qu'on te rende ou *birème* ou *trirème* ,
Je ne m'en mêle en aucune façon.
Ta route aussi sera peu mon affaire.
En trop beaux vers , Voltaire a sçu tracer
Vers quelle plage , & sous quel hémisphère ,
Aidé des vents tu pourrois t'avancer.
Eh ! quel seroit le climat si sauvage ,
Où l'on pourroit méconnoître ton nom ?
Lorsque l'on a Voltaire pour patron ,
On peut , sans crainte , aborder tout rivage ,
Et l'on doit plaire à chaque nation.

Mais je voudrois , d'une double couronne ,
Orner d'abord ton gouvernail brillant ;
L'une seroit celle que Vénus donna ,
Dont à Catulle elle fit un présent :
L'autre seroit de ces fleurs immortelles ,

Dont on a vu le dieu de l'Hélicon
Ceindre Virgile ou le divin Milton ;
Je les voudrois même encore plus belles !

Là, d'Alvarès on graverait le nom :
Plus loin seroit un portrait de Zaire.
D'Horace , enfin , que n'ai-je ici la lyre !
Je fais pour toi tous les vœux qu'il sermoit
Pour le navire où Virgile montoit.

Que le bonheur , sur la plaine profonde ,
Te sillonnant la surface de l'onde ,
Guide toujours ton pilote chéri !
Que l'aquilon te cède la victoire :
Sois , dans ton cours , précédé par la gloire ,
Et des zéphirs deviens le favori.

Réponse de M. de Voltaire à l'Auteur.

27 Juillet , à Ferney.

NE jugez pas, Monsieur, de ma sensibilité, par le délai de ma réponse. Je suis quelquefois un malade assez gai ; mais quand mes souffrances redoublent, il n'y a plus moyen de badiner avec son vaisseau, ni de remercier aussi-tôt qu'on le voudroit, ceux qui, comme vous, veulent bien lui souhaiter un bon voyage. Je suis vieux : je fais quelques gambades sur

Cvj

le bord de mon tombeau , mais je ne peux pas toujours remplir mes devoirs ; c'en est un pour moi de vous dire combien vos vers sont agréables & à quel point j'en suis reconnoissant.

J'ai l'honneur d'être , &c.

*Chanson de M. * * à Madame Benoît.*

Sur l'air : L'avez-vous vû mon bien-aimé.

TU veux des vers pour l'amitié ;

En chanson que lui dire ?

C'est un sentiment oublié ,

Dès qu'on te voit sourire.

On n'a pas d'amis à vingt ans :

Flore , Hébé n'ont que des amans ;

Laisse aux zéphirs , laisse aux plaisirs

Le soin de ta couronne.

Du printems goutons les loisirs

Avant ceux de l'automne.

Veux-tu que je chante l'amour ;

Je le chanterai nuit & jour.

Auprès de toi , nul mieux que moi ;

N'aura , n'aura son doux langage.

J'adore , en toi , son image.

Madame L. D. de M. ayant demandé
à voir des vers faits pour Madame Benoît,

SEPTEMBRE 1768. 61
un anonyme lui a envoyé les vers suivants.

Benoît peint bien , je le soupçonne ;
L'abbé l'a dit , & l'abbé s'y connoît.
Mais c'est à l'art qu'elle doit sa couronne :
Belle Eglé , ton triomphe est cent fois plus parfait.
J'aime mieux Vénus en personne
Que les tableaux que l'on en fait.

Le Buveur content.

LE superflu rend l'homme esclave ;
Les Dieux au nécessaire attachent le repos ;
Je n'ai pour maison qu'une cave ,
Et pour meubles que deux tonneaux.
L'ennui n'entra jamais dans ce réduit aimable ;
J'y bois le jour , j'y repose la nuit ,
J'y fais d'un tonneau plein mon buffet & ma
table ,
J'y fais d'un tonneau vuide & mon siège & mon
lit.
Morphée & le Dieu de la treille
Tour à tour y réglent mon sort ;
Je cours au tonneau plein quand la soif me
réveille ,
Au vuide quand le vin m'endort.

Vers à M. de la Harpe.

LA déesse aux cent voix publie
 Que , trompant tes nobles destins ,
 La palme de l'académie
 Echappe aujourd'hui de tes mains.
 Le Parnasse a peine à le croire ;
 Il cherche en vain , dans tes rivaux ,
 Un seul compagnon de ta gloire ;
 Tu n'as qu'un maître & point d'égaux.

Réponse de M. de la Harpe.

Vous êtes trop modeste , & sçavez trop séduire ;
 En vain , sur mes rivaux , vous m'accordez l'em-
 pire ,
 Vos vers m'ont défendu d'une aussi douce erreur.
 Je conçois aisément , quand je viens à les lire ,
 Que je puis avoir un vainqueur.
 Je suis loin d'imiter un plaideur intraitable
 Qui , content de Thémis dans un jour de succès ,
 Ne la trouve plus équitable
 Lorsqu'il a perdu son procès.
 Nous sommes cent amans de la même maîtresse.
 C'est la Gloire que nous servons.
 Il n'en est point de plus traîtresse ;
 Un sourire flatteur , un mot , une caresse ,

Nous fait oublier vingt affronts.

De tant de courtisans, cette belle entourée,
 Prodigue d'espérance, avare de faveurs,
 Toujours capricieuse & toujours adorée,
 Trompe ses plus chers serviteurs.

Il est quelques élus qui portent ses couleurs ;
 La foule n'a que sa livrée.

Malheur à qui sent trop ses dangereux attraits ;
 Il n'échappera plus à son charme funeste,
 Souvent on la maudit, souvent on la déteste ;
 Mais on ne la quitte jamais.

L'EXPLICATION de la première énigme du Mercure d'août est *le son* ; celle de la seconde, *horloge* ; celle de la troisième, *l'amour*. L'explication du logogryphe est *mariage*, dans lequel on trouve *âge, mer, air, raie, marge, mai, rage, rame, gare, aga, Remi, mari*.

É N I G M E.

J^e vole au gré des vents, & si je prends repos,
 Il n'est pas de beaux lis que ma blancheur n'efface ;
 Des campagnes alors, je change la surface :
 Le laboureur me voit seconder ses travaux ;
 Tantôt poussière & tantôt corps solide,

64 MERCURE DE FRANCE.

Je perds mon nom , ma force & ma couleur :
Je me dissipe , ou je deviens liquide ,
Et des fleuves tardifs je hâte la lenteur.

*Par M. ***

A U T R E.

INCONSTANTE & légère ;
Je me fais aimer constamment ,
Et le plus agréable amant ,
Sans moi ne sçauroit plaire.
Fille de roturier ,
Des plus nobles galans je reçois les hommages :
Je cède aux fous , & je commande aux sages.
Je ne fais rien , & suis de tout métier.
La raison , contre moi , n'est jamais la plus forte :
Les rois ont bien souvent reconnu mon pouvoir.
Je décide de tout , quoique sans rien sçavoir ,
Et , malgré les sçavans , mon suffrage l'emporte :
On ne sçauroit compter mes ans ,
Et mon extrême vieillesse
Egale celle du tems :
Je plais pourtant par ma jeunesse :

A U T R E.

Peut-on si peu ressembler à son frere
Par la figure & par le caractère ?

SEPTEMBRE 1768. 63

II. . . . Il est ce qu'il est : je suis ce que je suis ;
Sur la figure il faut se taire ,
On nous reconnoîtroit ; & puis ,
Adieu tout le mystere.

Parlons plutôt de notre ministère.

Pour moi , c'est comme je le dis ,

J'abaisse , & voilà tout. Mon frere , d'ordinaire ,

Fait , s'il vous plaît , tout le contraire.

En un mot , notre effet est tel ,

Que jamais , avec nous , rien ne fut naturel.

A U T R E.

SI pour faire fortune il faut beaucoup d'esprit ;

A réussir j'aurois tort de m'attendre ;

Je suis bête , chacun le dit ,

Du moins on le fait bien entendre.

Pourtant , quoi qu'on dise de moi ,

Je m'acquite fort bien de mon petit emploi.

Pour renfermer le doux jus de la treille ,

Chacun n'a pas une bouteille.

Ouf. . . C'en est trop , je me trahis.

La peste soit de l'indiscrete ;

On me connoît , l'affaire est faite ;

Ou bien on est ce que je suis.



 L O G O G R Y P H E.

Si l'on me prive d'air je ne serai que son,
Avec l'air qui me manque on me rend la raison.

F. . . C. . . au greffe de l'hôtel-de-ville de P.

A U T R E.

ATTRAPE-MOI , lecteur, je fais comme Prothée,
Qui , pour se jouer d'Aristée,
Employoit, de son art , les magiques ressorts ,
Et changeoit , à son gré , la forme de son corps.
Je commence : & me voilà ville ,
Ville aussi belle que Séville ;
Pour me saisir redouble tes efforts.
Soudain , je perds la moitié de moi-même ;
Mes quatre pieds se réduisent à deux ,
Je deviens métal précieux ;
Ou bien je finis le carême ;
Lecteur , encor un changement.
Puisque tu veux m'avoir à toute force ,
Je vais , dangereux élément ,
Environner l'isle de Corse.
Mais , comment me soustraire au bras d'un bu-
cheron
Qui veut me livrer au charron ?

Romance

pag. 67.

Quelle est dou...ce, tou...chante et si ve,
 La Beau...té qui m'a féu char...mer ;
 mais, hé...las ! elle est si naï...ve,
 que je crains de la trop ai...mer. Ah ! com...
 me mon ame est crain...ti...ve : mais, hé...las ! elle est
 si naï...ve, la Beau...té qui m'a féu char...
 mer, que je crains de la trop ai...mer, de la
 trop ai...mer ! son doux re...gard vient me dire :
 ai...me je ferois lés...poir ma ra...ni...mer ;
 mais à cha...cun il dit de même, et moi
 je me laisse en fla...mer. Ah ! com...me mon
 ame est crain...ti...ve : mais, hé...las ! elle est si naï...
 ve, la Beau...té qui m'a féu char...mer.

de l'Imprimerie de Récoquillée, rue du Foix.

ROMANCE.

Premier couplet.

QU'ELLE est douce, touchante & vive
 La beauté qui m'a sçû charmer ;
 Mais, hélas ! elle est si naïve
 Que je crains de la trop aimer !
 Ah ! comme mon ame est craintive ;
 Mais, hélas ! elle est si naïve ,
 La beauté qui m'a sçû charmer ,
 Que je crains de la trop aimer.
 Son doux regard vient me dire, *aime...*
 Je sens l'espoir me ranimer ;
 Mais à chacun il dit de même ,
 Et moi , je me laisse enflammer.
 Ah ! comme mon ame est craintive , &c.

Second couplet.

Sur ses lèvres j'ai vu sourire
 Le malin petit dieu d'Amour ,
 Vouloit-il finir mon martyre ?
 Vouloit-il me jouer un tour ?
 Ah ! comme , &c.
 Souvent sa main touche la mienne ,
 Et mon cœur brûle de desir ;
 Souvent ma main touche la sienne ,
 Y sent-elle un même plaisir ?
 Ah ! comme , &c.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

PRINCIPES DU DROIT DE LA NATURE ET DES GENS ; par J. J. Burlamaqui , avec la suite du droit de la nature qui n'avoit point encore paru : le tout considérablement augmenté par M. le professeur de Félice , tomes III , IV & V , in 8°. Iverdon , 1767.

JEAN-JACQUES BURLAMAQUI , conseiller d'état , & auparavant professeur en droit naturel & civil à Genève , avoit composé un abrégé du droit naturel , dont il faisoit usage dans ses leçons. Comme chacun s'empressoit de se procurer des copies de cet abrégé utile , M. Burlamaqui se détermina à le confier à l'impression , & il en publia les deux premières parties vers 1747 , sous le titre de *Principes du Droit naturel*. L'Auteur y traite des principes généraux du droit. Il fait voir comment les loix naturelles sont véritablement fondées sur la nature de l'homme ; il donne l'application de ces principes au droit naturel & particulier , & prouve que les loix naturelles dérivent de la nature même de l'Être suprême. Ces

deux premières parties, dont M. le professeur de Félice a publié, l'année dernière, une nouvelle édition avec des observations & des remarques, ont été si favorablement reçues du public, qu'il a cru devoir, par reconnoissance, lui donner les parties suivantes. Ces dernières parties forment les volumes III, IV & V, que nous annonçons aujourd'hui. L'une de ces parties, qui est la troisième du traité complet, renferme un examen plus particulier des états primitifs de l'homme considéré comme sujet à la loi naturelle. Elle traite des différens droits de l'homme dans ces divers états, & des obligations que la loi naturelle lui impose. La quatrième partie, qui est la dernière de l'ouvrage, entre dans le détail des principales loix de la sociabilité & des devoirs qui en résultent. La base de tous les devoirs de cette sociabilité est, dit l'Auteur, l'égalité naturelle ou la forte persuasion dans laquelle tous les hommes doivent être, qu'ils sont naturellement égaux, & qu'ils sont obligés de se traiter comme tels. Des hommes en place qui usent, envers ceux qui leur sont soumis, de manières dures ou tyranniques, péchent donc manifestement contre le devoir fondamental de l'éga-

lité. L'empereur Trajan , dit Pline son panégyriste , se regardoit comme un de ses propres sujets , en cela d'autant plus grand & plus élevé au - dessus de tous , qu'il ne se distinguoit point d'eux , dans l'idée qu'il se faisoit de lui-même ; il se souvenoit toujours , & qu'il étoit homme & qu'il commandoit à des hommes.

M. le professeur de Félice a enrichi ces dernières parties du traité de Burlamaqui , ainsi que les premières de notes , & d'observations utiles. Si on trouve que ses commentaires absorbent le texte , il répondra qu'il a voulu faire un ouvrage où l'on pût prendre une connoissance complète des devoirs de l'homme & du citoyen. Ce professeur a , d'ailleurs , écrit pour les jeunes gens qu'il faut aider à penser ; ce qui demande des développemens un peu étendus.

TRAITE' DES ARBRES FRUITIERS, extrait des meilleurs auteurs , par la société économique de Berne, traduit de l'allemand & considérablement augmenté par un membre de cette société, 2 vol. in-12. Iverdon, 1768.

TRAITE' DU PLANTAGE & de la culture des principales plantes potagères.

SEPTEMBRE 1768. 71.
res, traduit de l'allemand, 1 vol. in-12.
Iverdon, 1768.

Ce dernier traité est également dû aux soins de la société économique de Berne, & le traducteur, membre de cette société qui a cru ce petit traité nécessaire à nos cultivateurs, a inséré dans le texte de l'ouvrage des additions utiles. Ces traités sont recueillis pour la plus grande partie du dictionnaire anglois du sçavant jardinier Philippe Miller. Dans le traité des arbres fruitiers, l'article important des diverses manieres de greffer est emprunté des expériences physiques de M. Duhamel sur la végétation des arbres. Les auteurs ont aussi fait usage de l'écrit excellent de M. Thierriat sur la culture des arbres à haute tige, & ils en ont extrait la maniere de traiter les maladies des arbres. On trouve des exemplaires de ces deux bons traités de la société économique de Berne, à Paris, chez Desaint, libraire, rue du Foin.

**INSTRUCTIONS IMPORTANTES
AU PEUPLE SUR LES MALADIES
CHRONIQUES, pour servir de suite à
l'avis au Peuple de M. Tissot, sur les
maladies aiguës; par M. Fermin, doc-**

teur en médecine : 2 vol. in-12. à Paris, chez Desaint, libraire, rue du Foin.

L'excellent ouvrage de M. Tissot, sur les maladies aiguës, a fait naître celui que nous annonçons. M. Fermin, animé du même zèle que son illustre confrère, offre, comme lui, des secours aux gens de la campagne qui languissent souvent plusieurs années, tant par l'ignorance de ceux qu'ils croient en état de les secourir que par la leur propre. L'Auteur, pour ne pas répéter le traitement des mêmes maladies dont parle M. Tissot, & dont on ne sçauroit prescrire une pratique plus fondée que la sienne, ne fait mention dans son ouvrage que des maladies passées entièrement sous silence. M. Fermin renferme ces maladies dans la classe des chroniques; c'est-à-dire, des maladies invétérées, qui durent long-tems, & dont on ne sçauroit fixer la guérison sans avoir au préalable une parfaite connoissance de la constitution du corps humain. C'est ce qui a déterminé l'Auteur à commencer son ouvrage par un traité complet sur toute l'économie animale, à la portée de l'intelligence du peuple, parce qu'il est impossible, selon lui, de discerner quelle est la véritable partie affectée, si l'on ignore